

s'approcha aussitôt. L'étranger l'attira sur son cœur et le baisa. Maurice, fier comme Artaban, regarda son grand père, tandis que Gaston s'empara d'Henri et Claire d'Henriette.

—Pour un instant, murmura l'étranger, seuls, tout seuls !

—En avant deux ! s'écria Maurice.

—Et ensuite, reprit l'Italien avec une inflexion de voix singulière, j'aurai à parler à M. et Mme Lemer cier.

—A vos ordres, cher monsieur, répondit le grand papa.

La bonne maman avait comme une main qui lui étreignait le cœur, mais c'était sans doute le contre-coup des émotions de l'incendie.

Cependant l'armée des petits sauveteurs avait sa proie. Henri et Henriette étaient des prisonniers, on les tenait ! Agathe voulait déjà les bourrer de gâteaux, Louise parlait de les mettre au bain, Claire votait pour un lit bien chaud, son propre lit à elle, pour Henriette.

—Morbleu ! dit Maurice indigné, vous êtes fous, nous les perdrons ! Croyez-vous que le bal est fini ! Voulez-vous les priver de la lanterne magique ? Et quelle occasion d'avoir une leçon de vraie mazurka ? Il faut les costumer.

—Il faut les costumer ! il faut les costumer !

Henri et Henriette résistaient.

—Comment ! comment s'écria Maurice. Vous retrouvez votre papa et vous ne voulez pas célébrer ce bonheur !

Et les autres :

—Comment ! comment ! votre maman pleure de joie ! Pourquoi seriez-vous encore tristes quand vos parents sont heureux et contents ?

—Des costumes ! des costumes !

—Il y en a plein une armoire.

—Et qui n'ont servi qu'une fois.

—C'est dommage, dit une belle petite fille, mon frère et moi nous en avons de tout neufs que nous n'avons pas mis, parce que mon oncle nous a apporté ceux-ci, qu'il a trouvés à acheter par hasard : deux vrais costumes hongrois, savez-vous.

—Deux vrais ! répéta le frère avec une légitime fierté.

Henri et Henriette auraient pu affirmer l'authenticité du fait, car c'étaient leurs propres habits. Ils les regardèrent bien un peu du coin de l'œil, mais on était déjà devant eux une abondante et brillante friperie. L'armoire était pleine, ce n'était point de l'exagération. A ces enfants riches et gâtés, les costumes ne servaient jamais qu'une nuit. Il y avait la des huguenots, des juives, des prophètes, des arlequins, des fils du diable, des Chicots, des dragons de Villars, des Orphées, des mousquetaires surtout, un escadron entier de d'Artagnans, d'Aramis et d'Athos.

Il faut bien se soumettre quand on est captif. Ils n'étaient que deux contre cinq cents, et la joie intime de leurs pauvres petits cœurs était complice de toutes ces folies. Henri se laissa mettre un superbe costume de d'Artagnan, et Henriette, livrée aux mains adroites de ces demoiselles, fut en un clin d'œil une reine Margot splendide.

On les entoura tout rouges et timides qu'ils étaient on les admira, on les embrassa. Si tu savais, Jane, comme on les aimait ! A la fête, maintenant ! L'or-

chestre avait eu du bon temps pendant l'incendie et aussi pendant qu'on habillait les deux petits, l'orchestre préluda avec une vigueur qui annonçait sa bonne volonté de bien faire. Lequel de ces messieurs aura l'honneur de donner la main à Henriette ? Laquelle de ces demoiselles sera la danseuse de Henri ? Grande question ! S'il y avait eu ici autre chose que des garçonnets et des bichettes parfaitement élevés, on se serait battu, je t'assure. Maurice fronçait déjà le sourcil en défiant du regard, il lui fallait la reine Margot ou la mort. Gaston, plus maître de lui, faisait appel à la diplomatie. Fernand, Gustave, Alfred, Adolphe, Bertrand, Frédéric, briguaient l'honneur d'ouvrir le bal avec celle qui désormais était l'idole.

Du côté des petites demoiselles, c'était un empressement pareil, quoiqu'il fût moins franchement exprimé. Toutes voulaient d'Artagnan : l'impératrice, la bergère du Liban, le bébé chinois, la Circassienne, la mandarine, la marquise de Pompadour, Colombine, la laitière, et vingt autres, dirigeaient vers Henri l'artillerie de leurs jolis yeux et l'entouraient de leurs charmants manèges.

Mais d'Artagnan et la reine Margot ne voyaient rien de tout cela. Ils étaient inquiets ; leurs regards se tournaient à chaque instant vers la porte. Ce n'était pas danser qu'ils voulaient : ils avaient le cœur trop plein. Ils pensaient à leur père, dont ils étaient séparés depuis si longtemps ; à leur mère chérie, qui était à peine remise lorsqu'ils l'avaient quittée. Ils auraient donné toutes les danses du monde, et aussi toutes les belles friandises étalées sur le buffet, pour une parole de leur père et de leur mère.

Maurice s'esquiva, car il avait deviné cela. Il ne perdait jamais beaucoup de temps en préliminaires : il alla droit à la chambre où Mme Jacoby et l'étranger étaient réunis. Il appela, puis il dit :

—Venez voir vos enfants, monsieur et madame, ils ne peuvent pas s'amuser sans vous.

A son grand étonnement, ce fut la voix du bon papa qui répondit :

—Nous sommes en affaires. Si quelqu'un nous dérange, gare à lui !

Maurice revint plus vite qu'il n'était venu.

—Mon petit Henri et ma petite Henriette, dit-il, tout va bien. J'ai vu votre papa et votre maman par le trou de la serrure. Votre maman souriait, votre papa racontait une histoire. Ils ne sont pas seuls, grand-père est avec eux. Ils sont en affaires tous les trois et vous ne pouvez pas les déranger. Alors, amusons-nous.

Et d'une voix de Stentor :

—Allez, l'orchestre ! une hongroise !

Pour ne froiser aucune ambition, et aussi par l'accord de toutes ces curiosités intelligentes, il fut convenu que cette première hongroise serait dansée par d'Artagnan et la reine Margot ensemble. Comme cela on était bien sûr de ne mécontenter personne, et d'avoir un parfait spécimen de la danse slave. L'orchestre frappa ses accords sautillants et jeta sur une mesure à deux temps vivement rythmée toute une cascade de cadences joyeuses. Henri et Henriette tressaillirent à l'appel de l'air national. Ils prirent posture comme malgré eux, puis, entraînés par cette voix qui leur parlait de leur enfance et de leur pays, ils s'élancèrent d'un pied leste, marquant